

ROMAINE CONTRE GOTHIQUE

**ASPECTS CULTURELS DES OPTIONS ALPHABÉTIQUES
ET TYPOGRAPHIQUES DANS LES PAYS TCHÈQUES
AU XIX^E SIÈCLE**

XAVIER GALMICHE

– Hier même, j'ai vu devant mes yeux grands ouverts danser
une série magnifique de nos caractères latins.

– Sans doute, cher ami, sans doute ! Mais vous avez toujours eu un faible
pour la poésie, et il suffit d'un rien pour verser
dans le fantastique et le romanesque.

E.T.A. Hoffmann, *Le Vase d'or*,
trad. A. Espiau de la Maestre.

La question de l'alphabet et de son corollaire technologique qu'est l'apparat typographique est liée chez les Tchèques, depuis les débuts de leur Renouveau national, à celle de l'orthographe et de la langue, agitées durant de longues et laborieuses décennies. Dans la Bohême de cette époque, comme l'écrit Vladimír Macura,

Les faits d'orthographe et de grammaire cessent immédiatement de ne traiter que de la langue pour traiter aussi (et souvent surtout) de tout autre chose. S'y reflètent tel ou tel programme social, telle ou telle vision du monde, qui témoignent des attitudes politiques, esthétiques, etc. de ceux qui les prônent.¹

1 « Pravopisné a gramatické skutečnosti náhle vypovídají nejen o jazyce, ale i (a často především) o něčem zcela jiném. Odráží se v nich ten či onen

La culture de l'orthographe et de l'alphabet est en effet l'un des éléments formels par lesquels se manifeste – dans le sens d'un signe tout ce qu'il y a de plus concret – la représentation que les Tchèques ont d'eux-mêmes et de leurs relations avec les peuples qui les entourent. Ainsi nous semble-t-il intéressant de retracer brièvement les étapes essentielles par lesquelles elle s'élabore au cours du XIX^e siècle : l'analyse des options alphabético-typographiques de Bohême-Moravie, « sismographe » des sentiments « internationaux », révèle une culture très fugacement habitée par un rêve de « réciprocité slave », mais presque immédiatement rattrapée par sa relation avec le monde germanique, qui l'obsède mais aussi la constitue.

Švabach et latinka

La Bohême figure en bonne position parmi les pays qui s'illustrèrent dès les débuts de l'imprimerie occidentale : le premier des incunables tchèques, la traduction de la *Chronique de Troie* de Guido de Colonna, est imprimé à Plzeň (Pilsen) en 1468 ; contrairement à ceux de Bohême, les premiers livres imprimés, dans la fin du XV^e siècle, en Moravie – à Brno et à Olomouc – contiennent des textes en allemand et en latin.² Depuis les origines, les livres en tchèque sont imprimés dans des caractères qui accentuent et figent les caractéristiques formelles des graphies « gothiques » (*bâtarde*, *texture* etc.). C'est une variante de la *fraktura* (*fracture*) qui s'impose à partir du XVI^e siècle, un caractère issu d'un pays allemand, *Schwabacher*, (en tchèque : *švabach*), du nom d'une localité de Bavière proche de Nuremberg dont il était considéré comme originaire.³ [Fig. 1] Progressivement complété des signes diacritiques propres au tchèque, de longueur (á, é, í, ů, ý) et de palatalisation (č, d', ň, ř, š, ť, ž), il s'identifie presque complètement à lui – puisque les livres latins continuent, eux, d'être imprimés en romain (*antiqua*) et que l'on recourait au *švabach* pour en composer les passages en tchèque et en allemand,

program společenského chování, ten či onen pohled na svět, svědčící současně o politických, estetických, atd. postojích svých nositelů. » *Znamení zrodu*, Československý spisovatel, Prague, 1983, p. 48.

2 Mířam Bohatcová in *Česká kniha v proměnách staletí*, Panorama, Prague, 1990, p. 121.

3 Selon *Stručný etymologický slovník*, Prague, 1978, p. 437.

même s'il ne s'agissait que de mots isolés.⁴ On ne peut s'empêcher de souligner au passage que le *švabach* signale la symbiose existant de fait, en dépit de tous les critères grammaticaux, entre tchèque et allemand, une symbiose qui deviendra représentative du monde baroque où le sentiment identitaire repose davantage sur la réalité territoriale que sur celle de la langue. Cette symbiose est vécue alors dans la réalité d'un contact existentiel, beaucoup plus évidente que la parenté du tchèque avec des langues slaves d'ailleurs largement méconnues, et elle est symbolisée par l'usage d'un caractère d'imprimerie commun. [Fig. II]

C'est précisément avec l'essor de la linguistique que s'illustrent les débuts du Renouveau national tchèque (à partir de la fin du XVIII^e siècle) et sa culture livresque s'accompagne d'une mutation typographique qui aboutira à la lente mais sûre évacuation du *švabach* des casses des imprimeurs. C'est en effet à cette époque de progrès du sentiment national (fondé, lui, sur le critère linguistique⁵) que le caractère d'imprimerie commence d'être ressenti comme un critère identitaire, et le *švabach* de passer pour un caractère spécifiquement allemand. On ne peut se défendre de l'idée qu'entre-temps, le mot a fini par désigner une réalité beaucoup plus générique que l'acception originale (un jeu typographique précis), glissement sémantique auquel aura contribué le mot lui-même (selon un processus d'ailleurs un peu semblable à celui du caractère « gothique » en français). En effet, c'est par le terme de *šváb* (*Schwab*, *Souabe*) que, dans une grande partie de l'Europe centrale, on désigne en général, et non sans abus de langage, les colons allemands puis les Allemands tout court (dans le tchèque commun, le mot *šváb* désigne par dérision la blatte, le cafard...).⁶ Le *švabach* aurait donc fini par désigner en

4 Voir Mirjam Bohatcová, op. cit., p. 149

5 Voir sur le sujet Bernard Michel, *La Mémoire de Prague, conscience nationale et intelligentsia dans l'histoire tchèque et slovaque*, Perrin, Paris, 1986.

6 Voir le « poème satirique » de Vítězslav Nezval (1900-1958) « Švábi » (Allemands [Cafards]), poème du recueil *Pět minut za městem* (Cinq minutes derrière la ville, rédigé en 1938). La « satire » repose sur une exploitation systématique du double sens d'un mot désignant à la fois le nazi et l'insecte nuisible : « Nejvíc je jich u pekáren, / vnikli ba i do kasáren, / lezou z noční sněmovny, / ničí vše, i knihovny... » (« C'est dans les boulangeries qu'il y en a le plus, / ils ont même gagné les casernes, / ils

somme l'écriture « à l'allemande », et son désaveu est à comprendre dans le contexte d'une distanciation progressive d'avec les images de la germanité : on commence en effet à penser cette dernière en termes d'opposition ou – mais c'est la même chose – d'influence, alors qu'on la pensait jusqu'alors en termes d'histoire partagée (ou peut-être même ne la pensait-on pas du tout). L'infamie s'attache peu à peu au *švabach*, alors que la faveur va gagner le caractère « romain », la *latinka*, appelée à le remplacer.⁷ A vrai dire, il faut remonter assez haut pour trouver les premières traces de ce « retour » du caractère romain. Rudolf Nešvera date la première de 1738, année où Václav Jan Tybély imprime en *latinka* un livre de prières, *Nebeský budicžek dusse krzestianské* [*Le Réveil céleste de l'âme chrétienne*], à Hradec Králové. Cette répudiation est pourtant le résultat d'un processus assez long : nous voudrions ici en retracer certaines étapes et évoquer les prises de position de quelques personnages qui leur sont emblématiques.

F. J. TOMSA, L'INITIATEUR

De la *latinka*, c'est sans doute František Jan Tomsa (1751-1814) qui peut être considéré comme le premier promoteur systématique, aussi obstiné que pragmatique. Il est l'un des représentants du petit monde culturel « éclairé » d'une Prague qui tente encore timidement d'importer les Lumières en Bohême : étroitement impliqué dans les débats philologiques qui marquent les débuts du Réveil national (le linguiste Josef Dobrovský [1753-1829] préface son dictionnaire de la langue tchèque de 1789), il briguera, contre

viennent en rampant de leurs assemblées nocturnes, / détruire tout, même les bibliothèques... »), p. 8. Dans la couverture dessinée par František Muzika pour l'édition, Svoboda, Prague, 1945, le titre est composé de lettres barrées par des bandes rouges estampillées de la croix gammée (à la manière des brassards SS). [Fig. III].

- 7 Rudolf K. Nešvera, « Zásluha Františka Jana Tomsy o český knihtisk » [« Les mérites de František Jan Tomsa dans le développement de l'imprimerie tchèque »], in *Sborník národního technického musea v Praze*, 1954, p. 72-82. Notons au passage l'ampleur sémantique du terme *latinka*, à la fois alphabétique et typographique - c'est la raison pour laquelle il nous le faut traduire tout à tour ou simultanément par « latin » et « romain ».

F.M Pelcl (1734-1801) et Václav Thám (1765-1816), la chaire nouvellement créée de langue et littérature tchèques à l'Université de Prague. Il y aurait beaucoup à dire sur ce personnage à la fois favorisé et bridé par sa position officielle : il est membre de la Commission scolaire de Bohême, à laquelle avait été octroyé après l'expulsion des Jésuites le privilège d'impression (*privilegium impressorium privatum*), encadrée par une structure administrative appelée, avec toute la légèreté terminologique qui caractérise l'époque de Marie-Thérèse, *Normalschulbücher-verlagesökonomiefaktorie*, qu'il dirigea à partir de 1775. Il semble avoir été tiraillé entre sa loyauté envers le monde institutionnel, dont il fait partie, et ses revendications nationales, qui se radicalisent dans les années 1790.

Tomsa est en effet un exemple d'éveilleur du peuple, n'hésitant pas à multiplier les écrits destinés au public très large des villes et des campagnes (il est avant Jan Rulík le rédacteur du célèbre almanach de l'éditeur Kramerius⁸), et l'on sait qu'en plus des langues classiques il se familiarisa avec le polonais et le russe. Chez lui, le combat pour la reconnaissance du tchèque comme langue d'apprentissage et la lutte pour l'abandon du *švabach* ne font qu'un.⁹ En 1794, il obtient l'autorisation de faire traduire en tchèque un abécédaire latin-allemand. En 1800, l'imprimerie reçoit d'une fonderie viennoise des caractères romains adaptés à l'alphabet tchèque (les correspondances documentent les négociations laborieuses menées par Tomsa et les protes des imprimeries pragoises avec des fondeurs de caractères, successivement Václav Krabath de Prague et Ernst Mansfeld de Vienne¹⁰), et il se hâte de l'inaugurer dans une nouvelle impression de l'abécédaire traduit. Dobrovský salue l'initiative, et reproduira quatorze pages de l'ouvrage de Tomsa dans son *Ausführliche Lehrgebäude der böhmischen Sprache* de 1809 [Fig. IV]. Sur cette lancée, Tomsa propose, dans *Über die Veränderung der čechischen*

8 1753-1909. Fondateur de la première maison d'édition tchèque de l'époque moderne, Česká expedice, 1790.

9 Cette initiative lithographique n'échappe pas au public cultivé : en 1792, Nejedlý confie dans une lettre à Hněvkoský avoir vu le jeu de caractères latins que Tomsa se propose d'utiliser à la place du *švabach* ; cf. Rudolf Nešvera, art. cit., p. 81.

10 Voir Rudolf K. Nešvera, art. cit., p. 76-77.

Sprache (1805), un projet cohérent de réforme typographique sur la base d'un retour au caractère romain.

A vrai dire, la réfection rêvée par Tomsa ne sera entérinée dans les mœurs des imprimeurs tchèques que vers la moitié du XIX^e siècle. Mais entre-temps, la lutte pour l'adoption de la *latinka* devient l'un des chevaux de bataille des Tchèques patriotes. L'un des acteurs de cette évolution n'est autre que Josef Jungmann (1773-1847), l'homme de l'inflexion décisive du renouveau national vers ce qu'on peut appeler un « nationalisme linguistique », et à qui revient le rôle – pas toujours très facile car rarement d'entière bonne foi – de théoriser le bannissement du švabach.

UN ALPHABET POUR LES AUSTRO-SLAVES

On aurait pu imaginer que le slavisme naissant du mouvement national tchèque se projetât dans la culture écrite par un désir de conversion alphabétique au profit du cyrillique ; en réalité, celui-ci est largement supplanté par les ambitions – d'une certaine façon concurrentes – de l'austroslavisme. C'est ce que documente parfaitement la correspondance entretenue par Jungmann avec Antonín Marek (1785-1877), l'un des pionniers dans l'élaboration de la doctrine de la réciprocité slave.¹¹ Les lettres échangées entre les deux hommes durant les années 1810 – où le russe interfère d'ailleurs souvent, l'espace d'une ou deux phrases, dans le texte tchèque – permettent de reconstituer l'élaboration d'un programme d'adaptation de l'alphabet romain aux caractéristiques phonétiques propres aux langues slaves. Jungmann écrit par exemple :

Fasse le ciel que l'on achève sous peu [la définition d']un caractère latin uni pour tous les Slaves autrichiens ! Nous ferions ainsi un grand progrès dans la voie qui nous permettrait d'être enfin tous unis. Et vous pourriez en faire votre profit pour ce qui est de l'orthographe. Si

11 Divulgué par la génération suivante, notamment par Jan Kollár (1793-1852), d'ailleurs dans des opuscules écrits en allemand (cf. notre thèse, Le Bilinguisme littéraire en Bohême : bilinguisme et multilinguisme dans la littérature de Bohême de la fin du XVIII^e siècle à 1989, soutenue à l'Université Paris IV en 1994, tapuscrit).

Dobrowský et ceux qui en ont la charge hésitent, vous pourrez les devancer et, en bon calligraphe que vous êtes, proposer quelques caractères – d'ailleurs, il ne s'agit que de ceux qui n'existent pas dans l'alphabet latin.¹²

Mais six mois plus tard, cette unification semble bien pâle aux yeux du slavophile impatient, qui déclare :

Nous nous habituerons au cyrillique, ce qui sera peut-être (? ?) le plus court. A nous unir, nous qui usons du caractère latin, nous ne serons jamais que la moitié, et même pas la moitié.¹³

L'idée d'un abandon de l'alphabet latin au profit du cyrillique aura, en vérité, été une velléité bien fugace. Dans la postface à *Radhost*, des *miscellanea* qu'il rassemble en forme de bilan sur sa vie et sa carrière d'historien et de savant, le vieux František Palacký (1798-1876) écrira bien plus tard :

Bien souvent j'ai entendu formuler, et même par des lèvres insignes, le désir de voir les Tchèques s'entendre avec les Russes au moins sur le sujet de la lettre, et, délaissant le *švabach* comme la *latinka*, adopter soit la *graždanka* russe ou la cyrillique d'ancienne gloire ; feu Hilferding entreprit d'apprendre et de montrer dans une écriture étrange la façon dont on pouvait et devait mener le projet à bien. J'y comprends et j'y vois, avec même de l'admiration, une preuve d'inclination pour nous [les Tchèques] : mais je crains qu'un tel désir ne reste jamais qu'un *pium desiderium*.¹⁴

12 « Kým pak brzo ukončí se ono sjednocení všech Slovanů rakouských písmo latinské ! Tak bychom již velký pokrok k konečnému všech nás spojení ! A Vy byste toho užiti mohli v orthografii. Bude-li však váhati Dobrovský a ti, kdo to mají na starosti, můžete Vy je předejít, a jsa výborný krasopisec, nějakých liter ponavrhnutí, beztoho se jen jedná o ty, kterých v latinské abecedě není ». Lettre à A. Marek du 30 novembre 1813, reproduite dans Josef Jungmann, *Boj o obrození národa*, 1948, p. 154.

13 « ... a my kyrilici přivykatí budeme, což by snad (? ?) nejkratší bylo. Spojíme se my latiníci, vždy jen polovice se stala, ba ani polovice. » *Boj o obrození národa*, op. cit., p. 155.

14 « ... Často slychal jsem, i z ust velice vzácných, tu žádost, aby Čechové srovnali se s Rusy aspoň u písmě, a nechajíce švabachu a latinky, aby oblíbili sobě buď ruskau graždanku, aneb staroslavnau cyrilici ; nebožtík Hilferding jal se i učiti a ukazovati spisem zvláštním, kterakby to prowesti se mohlo i mělo. Pochopuji a vidím, ba ctím i v tom důkaz náklonnosti k nám ; ale bojím se, že přání takové zůstane vždy jen *pium desiderium*. »

Palacký achève le paragraphe en rappelant les handicaps propres à l'alphabet russe dans la transcription des phonèmes occidentaux et conclut à rebours :

Puisqu'aucun Russe cultivé ne se passe de la connaissance de la *latinka*, pourquoi seul le caractère tchèque, qui connaît tous les sons slaves de la façon la plus certaine et la plus simple, lui serait-il difficile ?¹⁵

De fait, l'utopie de l'unification alphabétique se dilue dans des problèmes autrement plus concrets et pressants, et elle n'est abordée de loin en loin qu'avec une certaine circonspection : l'alphabet est toujours une cote mal taillée du slavisme, et même les plus enthousiastes des slavophiles s'y résigneront avec difficulté. L'ethnographe et poète Karel Jaromír Erben (1811-1870), l'un des derniers représentants fervents de la russophilie et de la slavophilie romantique en Bohême (il prendra part à l'une de ses grandes manifestations en tant que membre de la délégation tchèque à l'exposition ethnographique de Moscou de 1867), publie par exemple une anthologie du folklore slave *Sto prstonárodních pohádek a pověstí slovanských* (*Cent Contes et légendes folkloriques slaves*, 1865), où les textes sont imprimés dans les langues originales et donc dans divers alphabets, et dont la page de titre est double – en russe et en tchèque [Fig. V], tout comme l'avait été celle de l'*Image de la littérature des Slaves de langue tchèque* de J.W.J. Michl, dont il sera question plus bas [Fig. VI]).

Tout se passe donc comme si l'ambition de fusion alphabétique, qui peut être considéré comme l'un des aspects du nationalisme linguistique du début du XIX^e siècle, se déplaçait vers la question, mieux connue des Pays tchèques, de la confrontation avec le *švabach*. Dans son monumental dictionnaire tchéco-allemand, pilier de la reviviscence lexicale du tchèque, à l'article *švabašina*, Jungmann donne une définition : « type de caractère d'imprimerie, *Schwabach* (Schrift) », et cite : « le monstrueux, maladif et cornu

Radhost, IV, Tempský, Prague, 1873, p. 315. Le slaviste russe Aleksander Hilferding, né en 1831 à Varsovie, était en effet mort l'année précédente.

15 « I poněwadž beze známosti latinky vzdělaný Rus žádný neobejde se, pročby jen písmo české, značící všechny zvuky slovanské co nejurčitěji a nejprostěji, mělo jemu býti obtížným ? », ibidem.

[caractère] švabach »¹⁶. Dûment référencée, la citation renvoie à la revue *Krok*, fondée en 1821 par Jungmann et ses amis et dont le programme consistait notamment au renouvellement lexicologique du tchèque. L'expression est tirée d'un article de W. Berger¹⁷, appelant, là encore, à une mise en commun des richesses de toutes les littératures slaves et à la constitution d'une « langue slave commune, au moins littéraire » (společný aspoň literární jazyk, p. 169) ; comme de juste, c'est la langue parfaite qu'est le tchèque qui est appelée à devenir la langue commune des Slaves.¹⁸

Il faut souligner le fait que Berger justifie cette mise en commun par des raisons utilitaires : face aux puissantes nations occidentales, les Slaves doivent trouver leur force dans l'union – « ce qui est impossible à un seul est facile à tous » (co jednomu nemožno, to všem snadno, p. 171). On peut penser qu'à travers les motivations mythiques qui animent ces rêves linguistiques d'un délire parfois charmant, un certain fonctionnalisme se fraie son chemin : l'état actuel de fragilité des langues slaves exige d'aller au plus efficace. C'est précisément l'argument développé par Bergner dans le passage dont une expression est citée par Jungmann dans son *Dictionnaire* – argument selon lequel les hommes cultivés se doivent de recourir à un alphabet unique, pratique et lisible :

Un seul caractère, [voilà qui sera] pour les lecteurs une grande simplification ; on devrait adopter pour [l'édition de] la langue littéraire le [caractère] latin. Les Anglais, les Polonais, les Dalmates, les Serbes, et même les Germains dans les écrits d'érudition l'ont adopté, au lieu du monstrueux, maladif et cornu [caractère] švabach [...]. Il serait certes très

16 « Švabašina : druh písma tiskářského, Schwabach (Schrift). Potworná, chromá, rohatá švabašina. » *Slovník česko-německý*, I-V, 1834-1839.

17 « O literatuře wesměs, a žádosti », *Krok*, II, 2, 1831, p. 161-174.

18 Berger reprend pour justifier la « perfection de la langue slave [de Bohême – i.e. le tchèque] » (dokonalost slowanského jazyka, p. 169) l'argument de l'antiquité, et notamment de la parenté avec le sanscrit. Il ne fait en cela que suivre les éloges de la langue tchèque rédigés depuis le début de l'époque baroque (voir Albert Pražák, *Národ se bránil* [La Nation s'est défendue], Sfinx, Prague, 1945). Il note avec satisfaction que le dictionnaire russe a recouru aux diacritiques du tchèque pour ses translittérations : « [l'orthographe] du tchèque a été utilisée avec grand profit dans le dictionnaire de l'académie russe » (« we velikem slowáři akademie Ruské s welkým prospěchem užita byla »), *ibidem*, p. 169.

souhaitable que toute l'Europe, qui, dans [le domaine de] l'érudition n'est qu'une grande famille, ait de même un seul caractère.¹⁹

Jungmann est bien trop intelligent pour reprendre tels quels les arguments aussi basement pragmatiques d'un Bergner (qui, au demeurant, n'est autre dans le civil qu'un petit industriel de la région de Rumburk, en Bohême du Nord) ; dans une note d'éditeur adjointe à l'article en question, il repousse poliment mais fermement l'idée d'une langue slave littéraire commune. Mais il donnera donc un écho de sa détestation de « l'hideux caractère allemand ».

On peut en tout cas penser que la volonté de déterminer un alphabet commun aux « austro-slaves » fonctionne un peu comme une substitution à l'ambition d'un alphabet panslave. Le manuel de J.W.J. Michl, panorama de la littérature des « Slaves de langue tchèque » déclare au chapitre « Imprimeries et papeteries » :

Pour l'heure, les Tchèques ne sont pas très gâtés dans le domaine de l'imprimerie. Il leur manque des correcteurs tels qu'on en trouve chez les Français, les Anglais et dans l'empire allemand. Ils manquent aussi de typographes expérimentés, qui soient versés non seulement dans la langue tchèque, mais aussi illyrienne, polonaise et russe [...]. Et considérons aussi cette disgracieuse et pâle couleur d'imprimerie, le lamentable manque de beaux caractères, car il ne nous fut pas même donné de disposer, fût-ce en rêve, d'un caractère tchèque perlé (*non pareille*²⁰). De même la belle ronde *antiqua* (caractère latin) se bat jusqu'à nos jours avec la gothique cornue (allemande).²¹

19 « Gedno pismo čtaucjm welká oblehčenj ; w literijnm gazyku mělo by se přigmauti latinské. Prigali ge Angličané, Polané, Dalmaté a Srbové, ano i Germané w učených spisech maji na mjstě potworné, chromé, rohaté [...] šwabašiny. Žadostiwé by zagisto bylo, aby cela Evropa, w učenosti gen gediná rodina – gediné pismo měla. » Ibidem, p. 173.

20 En français dans le texte — X.G.

21 « W tiskarstwj mnoho se posud Čechům nedostává. Scházegjt' opravitelové (korektoři), gakowé se we Francouzjch, Angličanech a w německé řjši nacházegj. Nedostává se též pravidelně wycwičených sazečů, jenž by se negen w českém, ale i ilirském, polském a ruském gazyku dobře znali [...]. Wšak poohledneme se také na neuhlednau, bledau barwu tiskacj a na žalostný nedostatek pjsem krásných, neboť se nám o perličkovém českém pjsmě (*non pareille*) ani nezdálo. Též krásná okrauhlá *antiqua* (latinské pismo) boguge posud s rohatým šwabachem (německým). » Chapitre Knihotiskarstwi a papjrnitcwj, in *Auplný literátnj*

ELOGE DE LA RONDEUR

Un an plus tard, c'est au tour de l'écrivain Josef Kajetán Tyl (1808-1856), principal créateur du répertoire dramatique tchèque moderne et représentant d'une dévotion parfois larmoyante à la cause linguistique, de faire chorus pour vanter la gracieuse et élégante lisibilité du caractère typographique idéal qu'est la *latinka*. Il lui trousse un commentaire autant destiné à chapitrer qu'à divertir les demoiselles savantes que sont ses lectrices :

Accueillez d'un œil aimable l'avenant caractère romain ! La nature [...] aime dans ses œuvres les plus gracieuses l'aspect rond. Vos visages, mesdemoiselles, sont ronds, vos mains sont rondes, tout ce qu'il y a de beau est rond lui aussi. Pouvais-je donc vous envoyer autre chose qu'un beau caractère ? L'anguleuse *fracture* allemande [*i.e.* : le *švabach*] me paraît être comme des pieux de chêne fichés entre moi et Vous et qui m'empêchent d'avoir accès à votre Grâce. Mais celui-là [le caractère romain] – oh ! puissiez-vous, fût-ce d'une simple ligne, me faire savoir que je me suis glissé dans votre cœur par le romain, [le] rond [romain], et que tantôt vous ne voudrez rien lire d'autre que ce qui est écrit dans l'avenant caractère romain.²²

létopis čili Obraz slowesnosti Slowanův nářeci českého w Čechách, na Morawě, w Uhřích atd., od léta 1825 až do léta 1837. [...] Ku prospěchu všech Slowanův, t.j. Čechůw, Polákůw, Ilirůw, a všech milownůkůw slowanštiny. [Bottin littéraire, ou Image de la littérature des Slaves de langue tchèque, des Pays Tchèques, de Moravie, de Hongrie, etc., depuis 1825 jusqu'à 1837 – [!], [...]] Pour le profit de tous les Slaves, c.a.d. des Tchèques, Polonais, Illyriens, et de tous les amoureux de la langue slave] Prague, 1839, p. 16.

- 22 « Okem laskavým uwjtejtež i auhledné latinské pjsmo ! Příroda [...] miluge w djlech nevyspanilegšjch podobu kulatau. Waše twáře, panny, gsau kulaté, ruce kulaté, cokoliw krasného, i kulaté gest. Mohlt' gsem Wám tedy giné nežli krásné pjsmo poslati ? Hranatá německá fraktura se mi zdá gakoby dubowé koly nastrkáni mezi mnau a Wámi, pro něžto se k Wášj milosti dostati nemožno. Ta to však – o kéž byste mi gediným aspoň řádečkem oznámili chtěli, že gsem po kulaté latině do srdce Wašeho wklaunul, a že brzo nic giného čjisti newoljite, nežli co psáno auhledným pjsmem německým. » Gindy a Nyni. Národní Zábavník pro Čechy, Moravany a Slováky w Uhřích [Autrefois et Maintenant, Journal amusant national pour les Tchèques, les Moraves et les Slovaques de Hongrie], num. 3, 1832, cité par Rudolf K. Ne_vera, art. cit., p. 73.

La *latinka* adoucit les mœurs et favorise les cœurs : érotisée ici avec un libertinage malicieux et bon-enfant par Tyl, la rondeur n'en est pas moins un paradigme de l'harmonie dont la quête hante si souvent les éloges de la langue tchèque et que Jungmann, dans un article célèbre, a thématiqué sous le terme de « classicisme ».²³ L'aménité n'est que l'équivalent dans le domaine des mœurs d'une entreprise civilisatrice inspirée de l'Antiquité et qui se fait sentir dans la vie intellectuelle.

Comme l'a montré V. Macura, l'opposition du tchèque contre l'allemand passe par le paradigme de la lutte des valeurs antiques contre la barbarie : quand la réforme entreprise par Tomsa est enfin parachevée, dans les années 1840, par une modification orthographique consciemment et ouvertement anti-allemande (le remplacement des « w » et « au » allemands par, respectivement, les « v » latin et « ou » tchèque), Václav Hanka (1791-1861) déclare, dans un magnifique cri de victoire, que cette réforme « permettra aux Tchèques de redonner la main aux autres Slaves de l'Ouest et de se ranger aux côtés des anciens Grecs, des Romains et de toutes les autres jeunes nations éclairées. »²⁴ Logiquement contestable (à en croire Hanka, les Grecs écrivaient en *latinka* et étaient avec les Romains du nombre des jeunes nations...), ce type d'assertion a pour vertu du mettre en équation certaines options alphabético-typographiques et les valeurs culturelles revendiquées par le Renouveau national.

En réalité, la résistance semble avoir été forte dans la population, qui trouvait argument dans la rétivité du peuple lui-même à changer de référence typographique : Božena Němcová (1820-1862), figure de proue de la littérature tchèque renaissante, nous en laisse un écho dans une scène d'un de ses récits de voyages à travers la campagne tchèque, dans laquelle elle dépeint un paysan avide de lecture :

23 « O klasičnosti v literatuře vůbec a zvláště české » [Sur le caractère classique de la littérature en général et [de la littérature tchèque] en particulier], *Časopis českého musea*, 1827.

24 « ...aby [Češi] podali ruku ostatním západním Slovanům a postavili po boku starým Řekům a Římanům i všem mladším, osvíceným národům. » Václav Hanka, *Ospravedlnění nejnovějších oprav českého pravopisu*, Prague, 1847. Cité par Vladimír Macura, op. cit., p. 49.

... je sors un livre, je le lui tends, et je lui demande s'il sait lire ce caractère – la *latinka*. – Et le voici qui sort ses lunettes, les chausse, ouvre le livre et se met à lire très correctement. « Eh ! c'est ainsi qu'on nous a appris à lire, de mon temps, et pas autrement. Ce doit être un bien beau livre ! »

Je lui proposai de lui laisser le livre, et il en eut de la joie comme d'un cent de ducats. J'ai oublié [de dire] que l'on avait déjà assez entendu dire que le peuple lirait plus volontiers les livres s'ils étaient imprimés en *švabach*, etc.²⁵

Il faudra attendre les années révolutionnaires pour voir les imprimeurs praguais, incités par les directives du gouvernement, renoncer au *švabach*, mais en 1852 encore, le doyen F.S. Škorpil écrit à l'écrivain catholique morave František Sušil (1804-1868) :

A chaque fois que je vois un livre slave [c'est à dire tchèque, n.d.a.] écrit en *švabach*, je sens plus douloureusement le joug de l'étranger ; mais quand je vois un livre imprimé en romaine, je me réjouis, comme si à moi qui me trouve encore sur la terre où je suis esclave, une femme, ma payse, me faisait signe depuis l'autre rive, me souriant, la face libérée des signes de la servitude.²⁶

Pourtant, la fin du XIX^e siècle voit l'achèvement du processus, la banalisation de la *latinka* parmi les Tchèques : le refus grandissant du *švabach* reflète l'adhésion progressive de la population à la cause nationale et la typographie ancienne passe dans le discours collectif pour l'un des attributs des imprimés bon marché et de mauvaise qualité : pour dire tout le mépris que lui inspire telle

25 « ...vyndám knihu, podám mu ji a ptám se, umí-li tu literu číst – latinku. – On si vytáhl brejle, dal si je na nos, rozevřel knihu a začal dobře číst. 'Ó, to jsme se učili ve škole tak číst za mých let, jinak ne. Ale tohle musí být pěkná kniha ?' »

Ja jsem se nabídl, že mu ji půjčím, a on měl radosti za sto zlatých. Zapomněla jsem, že se již mnoho namluvilo, kdyby bylo knihy švabachem tištěny, že by je lid raději čítal. » *Obrazy z okolí domažlického [Images des environs de Domažlice]*, in *Česká včela*, 1846, repris dans les œuvres complètes, T. 9, Topič, Prague, 1912, p. 47.

26 « Kdykoli užřím knihu slovanskou švabachem tištěnou, pokaždé tím bolestněji pocítuji jářmo cizinstva, vida pak knihu latině tištěnou, těším se, jako by mně, posud stojícímu na otrocké půdě, kynula krajanka z protějšího břehu, usmívajíc se na mne tváří, poznaky otroctví zproštěnou. » Cité par Mirjam Bohatcová in *Česká kniha*, op. cit., p. 388.

revue, l'écrivain et journaliste Jan Neruda (1834-1891) évoquera « son format antédiluvien, son papier grossier, et sa triste gothique, plus grossière encore »²⁷ ! Le narrateur d'un des récits de Svatopluk Čech (1846-1908) dépeint de même un livre dont « la première page comme l'intérieur [étaient composés] dans le même *švabach*, avec les mêmes fautes d'orthographe »²⁸ ; on pourrait multiplier les citations prouvant à quel point la gothique est devenue une offense au goût commun : elle est « disgracieuse, pointue »²⁹, « vieille et étrange »³⁰, « torse »³¹, « acérée, lapidaire »³², « zigzagante »³³, « démodée et lourde »³⁴. Son usage est cependant encore nettement répandu dans l'écriture manuscrite, et c'est justement, dans les récits d'auteurs fortement marqués par le sentimentalisme national, l'un des attributs qu'ils soulignent chez ceux de leurs personnages qu'ils considèrent comme représentants d'une culture attardée : on dépeint l'usage du *švabach* comme une attache au passé qui les gêne dans leurs rapports à une vie sociale et civile en proie à des mutations importantes, et notamment à l'administration. Tel personnage de Karel V. Rais (1859-1926) « écrit laborieusement, lentement, dans

27 « ...předpotopní kvart, hrubý papír a ještě hrubší smutný švabach », in *Čas*, 1861 ; repris dans les œuvres complètes, Tome II, Novotný, Prague, 1924, p. 148.

28 « Na první stránce stejný papír jako vně tím samým švabachem, se všemi pravopisnými chybami. » « Mezi knihami a lidmi » [« Parmi livres et gens »], in *Povídky, arabesky a humoresky* [Récits, arabesques et humoresques], Otto, Prague, 1880, p. 66.

29 « Neúhledn[ý], špičat[ý] », F.X. Svoboda (1860-1943), Rom. pap., 1894, p. 431.

30 « ...star[ý], divn[ý] », Alois Jirásek, dans sa célèbre nouvelle *Filosofská historie* in *Dvě povídky* [Deux récits], 1882, p. 36.

31 « Kostrbat[ý] », Václav Štech (1859-1947), *U tří bláznů* [Aux trois fous], Topič, Prague, 1899, p. 76.

32 « Ostr[ý], lapidárn[í] », Rudolf J. Kronbauer (1864-1915), *Síla boudy* [La Force de la glèbe], 1901, p. 250.

33 « Klikat[ý] », Alois Jirásek, *FL. Věk*, 1895, in *Œuvres*, 1910, tome 20, p. 173.

34 « ...staromodn[í], těžce psan[ý] », Vilém Mrštík (1863-1912), *Babeta*, Máj, Prague, 1902, p. 194.

un lourd *švabach* »³⁵, et Alois Mrštík (1861-1925), évoquant un conseil municipal d'un petit village, note que « les vieux signaient en *švabach*, les jeunes en *latinka* »³⁶. Cette mention devient peu à peu une sorte de stéréotype des différences de générations : un récit publié dans l'*Almanach humoristique* de 1860 fait dire au père d'un jeune écolier à qui l'école apprend à écrire en *latinka* : « A quoi bon ce goût de la nouveauté ? mon père écrivait en gothique, moi de même : pourquoi pas toi ? »³⁷. La romancière Ružena Svobodová (1868-1920) se souvient : « Ma grand-mère ne lisait que la gothique »³⁸. Le poète symboliste Sova constate : « Mon père garde un livre de ce temps-là/ Où l'école était encore au berceau/ Et où les mots étaient tous écrits en gothique »³⁹. L'un des meilleurs représentants du roman rural, Josef Holeček (1853-1929), fait dire à l'un de ses narrateurs que « le père prit une ardoise et un stylet et écrivit en gothique, le mieux qu'il pût » : le caractère obsolète du *švabach* est ici comme démultiplié par la grossièreté du matériel d'écriture, elle-même confirmée par l'emploi d'un archaïsme lexical.⁴⁰ Les anciens lisent le *švabach*, les enfants la *latinka* : Rézinka, l'héroïne de *La Bonne de cure*, un roman de

35 « [Pilařka] psala těžce, zdlouha, starým švabachem », in *Výminkáři [Vieux paysans à la retraite]*, F. Šimáček, Praha, 1891 (rééd. dans les Œuvres complètes, T. 13, 1911, p. 120).

36 « Staří (přisedící obecního výboru) podpisovali švabachem, mladí latinkou. » *Rok na vsi [Une année au village]*, T. 4, chap. « Sezení obecního výboru » [« Une session du conseil municipal »], Máj, Prague, 1903, p. 47.

37 « 'Nač to novotárství ?', pravil, 'můj tatík psal švabachem, já také, proč ne ty ? !... ». *Humoristický kalendář*, 1860, p. 95.

38 « Babička má četla jen švabachem », *Přetřžený klas [L'épi alourdi]*, 1896, p. 48.

39 « Z těch dob můj otec zlatou knihu chová, / kdy škola byla ještě v kolíbce, / švabachem psána byla tam všechna slova », « Zlatá kniha » [« Le Livre d'or »] in *Z mého kráje [De mon pays]*, Šimáček, Prague, 1893, p. 17.

40 « Otec vzal tabulku a rařičku a napsal na ni švabachem, jak nejlíp uměl », Holeček, *Naši*, tome 2, 1902, p. 63 (*rařička*, hypocoristique de *rařie*, du latin *graphium*, a depuis longtemps été détrôné par le terme à radical slave *pisátko*. Au sens de *stylet - stylo*, il est encore employé par J.A. Comenius [1592-1670], puis en slovaque. Il a depuis pris le sens de baguette du maître d'école puis d'aiguille d'horloge, son acception actuelle – selon *Etymologický slovník*, op. cit.).

Jindřich Š. Baar publié en 1906, « lit avec difficulté la lettre de sa mère, écrite en gothique »⁴¹.

L'illustration la plus spectaculaire de l'infamie qui dans la création romanesque entache dorénavant la gothique est fourni par un écrivain de second ordre, Ladislav Stroupežnický (1850-1892), qui, dans un récit court d'intérêt littéraire pratiquement nul⁴², raconte l'histoire du pauvre cordonnier Trnka, acculé par la misère et par ses six enfants à demander une remise d'impôts : le récit se concentre sur la rédaction laborieuse de la supplique, calligraphiée comme de juste en *švabach*, qui est ici l'un des attributs caractéristiques de l'inculture du héros, ce pauvre diable que le narrateur tourne en dérision avec une malveillance embarrassante, précisant entre autres : « gars de la campagne, il était descendu à Prague il y avait des années, ne sachant rien d'autre qu'un peu de cette gothique des temps jadis »⁴³. Stroupežnický pousse le luxe jusqu'à faire composer en gothique les passages de cette lettre, comme pour faire apparaître dans la page de son propre livre le *švabach* dans toute sa hideur [Fig. VII].

Pour être un peu plus nuancé, il faut souligner le fait que la gothique, en tant que motif culturel mis au rebut, peut aussi être parée de l'aura de la nostalgie, notamment quand elle est associée à l'évocation du monde révolu des rites religieux ou tout simplement de la place occupée par le clergé dans la vie quotidienne : on sait que la conception de la littérature « nationale » culmina dans les romans historiques d'Alois Jirásek (1851-1930) — dans *Ténèbres*, la plus connue de ses fresques de l'époque baroque, il ne manque pas d'accompagner l'évocation globalement négative de la littérature de la Contre-Réforme d'un coup de griffe, déjà bien entré dans les mœurs, contre les imprimés en *švabach* : « sur la porte était accrochée une grande feuille ornée de grossières gravures sur bois des quatorze saints du Bon-Secours, et d'une

41 « Rézinka s namáháním přečetla matčino švabachem napsané psaní », *Farská paniška*. In *Farské povídky* [Récits de cure], Novina, Prague, 1940, p. 44.

42 « Švec Trnka » [« Trnka le cordonnier »] in *Z Prahy a z venkova* [Scènes de Prague et de la campagne], Busfk a Kohout, Prague, 1900, p. 27 sqq.

43 « Přivandroval do Prahy před lety co venkovský chasník a uměl toliko trochu toho starodavného švabachu », *ibidem*, p. 30.

prière qui leur était adressée, imprimée en lourde gothique »⁴⁴. C'est pourtant le même écrivain qui dans ses *Mémoires* évoque avec mélancolie les

surplis rouges d'enfants de chœur [...] que moi aussi j'avais coutume de porter. [...] Ainsi vêtu, moi aussi j'ai servi la messe, alors que Knabl [...], lors de beaux et rayonnants matins, habillait Monsieur le curé pour la messe, et qu'il écrivait dans le cahier, à la plume d'oie, de sa belle et lisible gothique, un Notre-Père 'pour ceux qui se sont endormis en Dieu'.⁴⁵

Les deux aspects – le léger ridicule et le charme de l'obsolescence – peuvent encore se joindre, comme c'est le cas sous la plume de Jakub Arbes décrivant avec un romantisme sentimental la mort du peintre baroque Balko :

Les paroles mystiques dictées par le mourant Balko à la grand-mère de son ami étaient écrites en gothique ; l'écriture était quelque peu difficile à lire, les incorrections grammaticales et en général le style entier de ces caractères prouvaient que les paroles du moribond étaient notées par une femme peu versée dans l'art d'écrire.⁴⁶

Dépositaire de valeurs révolues, la gothique ne pourra pas ne pas être l'objet d'une ré-évaluation critique au moment où la perception unilatéralement négative de l'époque baroque commencera à s'estomper. C'est précisément lorsque le rejet du *švabach* est devenu une évidence partagée par tous que la création esthétique (littéraire et plastique) commence à témoigner d'une tendance inverse, reposant sur une réhabilitation progressive des caractères du passé, qui s'inscrit dans la redéfinition radicale des

44 « Na devřích přibitý veliký arch s hrubými dřevoryty čtrnácti svatých pomocníků s modlitbou k nim, tlustým švabachem tištěnou », *Temno*, 1915, p. 45.

45 « ...červené sukýnky ministranské. [...] Ty jsem i já nosíval. [...] V těch jsem i já ministroval, tenkrát, když Knabl [...] strojil za těch krásných, zářivých jiter pana faráře k oltáři, když tu zapisoval brkovým perem svým pěkným, zřetelným švabachem do sešitu očičenáse 'za v pánu zesnulé'. » *Z mých pamětí*, Otto, Prague, 1911, p. 11-12.

46 « Mystická slova, jež byla umírající Balko přítelově babičce diktoval, byla psána švabachem ; rukopis byl poněkud nečitelný, gramatické nesprávnosti a vůbec veškerý charakter písma nasvědčoval tomu, že byla slova umírajícího psána ženštinou, ne hrubě v psání obeznanou. » *Sivooký démon [Le Démon à l'œil gris cendré]*, Otto, Prague, 1878, p. 40.

arts du livre⁴⁷. La riche culture de la « fin de siècle », où l'art du livre et la conception graphique de la lettre d'imprimerie occupent une place centrale, repose sur une mise en cause de cet effort centenaire de distanciation. Dans ses illustrations, Mikoláš Aleš intègre des inscriptions calligraphiées selon le dessin du *švabach* « baroque » et de la *fracture* gothique.⁴⁸ [Fig. VIII] Il faudrait pour comprendre le phénomène dans son ampleur historique passer en revue le renouvellement des formes artistiques à l'époque du symbolisme et de l'expressionnisme : le graveur et sculpteur František Bílek (1872-1941), dans l'œuvre mystique duquel la lettre prend une importance primordiale, forge une « gothique » qui scandalisera d'abord mais saura s'imposer et finira par porter son nom, *Bílkova gotika*. [Fig. IX]⁴⁹ Certaines revues de bibliophiles, dont *Veraikon*, amplement inspirées de l'école typographique anglaise, tenteront de formuler le programme de cette résurgence moderne des caractères anciens (sur le rabat de la revue, on peut lire une publicité : « Fini l'écriture ronde à la française ! Maintenant, on écrit Moderne. »⁵⁰). Certes, il s'agit là surtout d'une attitude d'artistes marqués par la fin de siècle ; mais elle a eu une influence considérable sur la culture plastique de toute la société, notamment par l'intermédiaire des arts appliqués et surtout de l'art

47 D'ailleurs amplement théorisé dès cette époque : voir notamment František Xaver Šalda, « Kniha jako umělecké dílo » [« Le livre comme œuvre d'art »], *Typografia*, 1905.

48 Voir le chapitre « Písmo a iniciála », Hana Volavková, Mikoláš Aleš, *Ilustrace české poezie a prózy*, SNKLV, Prague, 1964, p. 11 sqq.

49 Voir nos articles « "Jako řeč matky, která mluví pohledem..." », *Bílkovo dílo ve snu Jakuba Demla* [« Comme la langue d'une mère qui parle du regard... » – L'œuvre de F. Bílek dans le rêve de Jakub Deml], contribution au catalogue de l'exposition František Bílek, galerie de la ville de Prague, octobre 2000 (à paraître aussi en anglais) et « L'Art d'écrire dans le symbolisme tchèque : la "lettre lithographique" chez František Bílek et Jakub Deml », contribution au colloque Au carrefour des lettres et des arts, du naturalisme au symbolisme, Sorbonne, Paris, 19 et 20 octobre 1999, Université de Varsovie, 2001. Voir aussi l'article de Jan Rous « Pracovna » [L'Atelier], catalogue de l'exposition František Bílek, *op. cit.* Sur le rapport de Bílek aux alphabets historiques, voir Bohdan Kaňák « Rozbor písma Františka Bílka » [« Analyse du caractère de la lettre de František Bílek »] in *Život a dílo Františka Bílka*, Ústřední archiv a muzeum ČČSH, Prague, 2001.

50 Přech s franc. kulatým písmem. Nyní píše se Moderní písmo.

de l'affiche. Il serait nécessaire de démêler ce qui ressortit dans cette « reviviscence » typographique de l'historicisme (et de plusieurs historicismes : à travers des caractères gothiques, c'est parfois l'alphabet glagolitique des évangélisateurs slaves de l'Europe centrale que l'on tente d'évoquer !), d'une tentative de redonner des couleurs à l'école nationale en lui rappelant (de façon peut-être hérétique dans le cadre du nationalisme du XIX^e siècle) sa glorieuse histoire aux époques médiévale et baroque : cela serait l'objet d'une étude spécifique.

Quoi qu'il en soit, dès les années 1910 et surtout durant les deux courtes décennies que durera la Première République tchécoslovaque, la reprise en main est sensible, et les modèles typographiques sont à nouveau dominés par un purisme fonctionnaliste qui ressemble, *mutatis mutandis*, à l'idéal formulé par les générations des Tomsa et Jungmann⁵¹. Seules certaines personnalités très isolées persisteront à s'opposer à ce que cette réaction porte de conventionnel, notamment le peintre, graveur et « faiseur de livres » Josef Váchal (1884-1969), qui poussera l'amour des usages anciens de la typographie jusqu'à composer lui-même ses jeux typographiques (en les gravant dans le bois ou en les fondant en plomb) [Voir Fig. X].⁵² Quand, dans une « Auto-épitaphe » écrite sous forme de poème burlesque en son jeune âge, il se déclare « amoureux des imprimés en švabach »⁵³, c'est toute

51 Ainsi un manuel de 1946 peut écrire de façon expéditive : « la déformation la plus connue de la romaine est ce que l'on appelle l'alphabet gothique, dont on tira à partir du XII^e siècle en Allemagne la fracture ou švabach » (« nejznámější deformace latinky je tak zvaná abeceda gotická, z níž s v Německu od 12. století vyvinula fraktura neboli švabach », Č. Loukotka, Vývoj písma [Le développement de l'écriture], p. 127. C'est moi qui souligne).

52 Voir Facétie et illumination. L'œuvre de Josef Váchal, un graveur écrivain de Bohême (1884-1969), textes rassemblés par X. Galmiche et M. Mračková, Presses de l'Université Paris-Sorbonne/Paseka, Paris-Prague, 1999.

53 « Milovník švabachových tisků » (remarquons l'usage archaïque du « w » au lieu du « v », qui constitue une provocation supplémentaire), « Vlastní epitaf », Nový kalendář tolerancý na rok 1923 (Nouvel Almanach des tolérances (sic) pour l'année 1923), 1922. Nous avons publié deux traductions de ce texte : la nôtre dans Josef Váchal, gravures et livres, catalogue de l'exposition, 2 décembre 1998-22 janvier 1999, Paris, ed.

une culture qu'il dénonce et qu'il raille, et sa provocation ne tire sa force que du sérieux que les générations précédentes avait mis à l'édifier et à rendre un culte à « l'avenant caractère romain ».

Université de Paris-Sorbonne

Je remercie le département de lexicologie de l'Institut de la langue tchèque, Académie des sciences tchèque.

I. L'alphabet en caractères *Schwabacher* (en tchèque : *švabach*).

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz 1234567890

II. Un classique du livre baroque tchèque : le cantionnaire de J.A. Komenský (Comenius) (*Kancionál, to jest Kniha žalmů a písni duchovních*), Amsterdam, 1659.

III. Strany Mětrum.

Poněvadž každý náš Čech je povolčený ozdobu : nad
Pělkou / Němce / Francouze, a vjakej myšlívší v Eu-
ropě každý) toto mjetí měří, je mětrum vjivati můžeme
gafu Lacinjy a Řetově / dluhé Syllaby k i krahým no-
tám dávající / krátké k krátkým / aby jak se řeč vypořá-
dá mluvčím / tak se v psaním vypořádala. Což
li best nadovšak u lže d. n. a : gafo jase střivánj vřim
předovně gesh / toj se dluhé Syllaby přeskakati ; a
ne obklopojeati ; a naproti tomu krátké nesforamné
roztahovati / museti. Zčel tohoto tam před sto lety
stetiti R. Jan Břahoslav obypřístné v ené Písni
o Angeljch / Chválj radostné Nebotému Dětj : a vo-
něm v Zalmjch (ač uctak plně) R. Gřijet Strě / a
některj gini. V my těch sme stetili : v starjch Pí-
snjch tak dalece, aby se npsai volitěmu střivánj vřim
bafo : v noujch pak gafo negdokenalegi bři mešle.
Přiklad vřij / kdo o tom saudit v mjetí : v těch 25 Sta-
tcho Zákona Písni / k Zalmim Davidovým r: ve-
gajch ; a v Kancionálu Německjch Zvěřů
co novjch našeho stěbání Písni gesh / Negdokenalegi
v Písni A 5. A 6. A 8. A 12. B 5. A 10. A 11.
B 16. D :. Pán Bžb roklekaj v toho pro stěru
svau.

III. František Muzika, couverture de Švábi (*Allemands [Cafards]*) de Vítězslav Nezval, Svoboda, Prague, 1945.



IV. Extrait de l'abécédaire tchéco-allemand (composé en *latinka* et en *švabach*) de F.J. Tomsa reproduit par J. Dobrovský, dans son *Ausführliche Lehrgebäude der böhmischen Sprache*, 1809.

Bildung der Wörter.

23

§. 31. *Wurzelwörter mit vier und fünf Grundlauten.*

střih-ati, scheeren.
střeh-u, *střij-i*, bewachen.
strach, Furcht.
stráň-ati, *strauhati*, schaben.
strak-a, Gifter.
skrb-iti, karg seyn.
skrz-e, durch.
skřw-an, Berche.
skwor, Ohrwurm.
sterb-inu, Rüge.
sterk, Stief.
stest-j, Stück.
skldb-a, Rüge.
skrab-ati, fragen.
skřip-ati, knirren.
skřem-en, Lieb.
skřdn-e, Schläfe.
skřek-ot, Knirschen.
čerst-wy, frisch.
hwozd, Harz, Nalzbörze.
knjzd-o, Nest.
kljst-a, Bauchwurm.
chwišt-ati, dünne mischen.
chřúst, chraust, Käfer.
chlost, Schilling.
klest-t, Bange.
krast-awj, räudig.
křest, Kreis.

V. Karel Jaromír Erben, double page de titre de Сто славянских народных сказокъ и повѣстей въ подлинникѣ, *Sto prstonárodních pohádek a pověstí slovanských* [Cent Contes et légendes folkloriques slaves], Prague, I.L. Kober, 1865.

СТО СЛАВЯНСКИХЪ НАРОДНЫХЪ
СКАЗОКЪ И ПОВѢСТЕЙ

ВЪ ПОДПИСИХЪ.

Кидго дла чтепіа гъ нхъясненію сгоу.

Health

Карлс-Промптер-Эргент.

составили список, детализировав, критически и исследовав в Приказном канцелярии, выслушав Прокурора и других членов Дум. Думой избрано 5 членов, из которых 3 члена: Иларион, Харитоний и Григорий, выслушавшие и сличившие показания и в. и. и вынесенные и постановленные решения в Ефимов. Иларион, Харитоний и Григорий, выслушавшие и сличившие показания и в. и. и вынесенные и постановленные решения в Ефимов. Иларион, Харитоний и Григорий, выслушавшие и сличившие показания и в. и. и вынесенные и постановленные решения в Ефимов.

15% Upwork.

Издана впервые в журнале «Искра» в 1905 г. и в 1906 г. в «Искре».

1905.

STO PROSTONÁRODNÍCH
POHÁDEK A POVĚSTÍ

SLOVANSKÝCH

V NÁŘE~~SKÝCH~~ PŮVODNÍCH

Čítanka slovanská s vysvětlením slov.

Yrdal

Karel Jaromír Erben,

[illegible]

У ПРАВЕ.

Никитинский, Л. Л. Кукла.

1995

VI. Page de titre de Auplný literatrnj létopis čili Obraz slowesnosti Slowanův nářecj českého w Čechách, na Morawě, w Uhřích atd., od léta 1825 až do léta 1837 - [...] Ku prospěchu všech Slowanův, t.j. Čechůw, Polákůw, Pirůw, a všech milowníkůw slowanštiny, [*Bottin littéraire, ou Image de la littérature des Slaves de langue tchèque, des Pays Tchèques, de Moravie, de Hongrie, etc., depuis 1825 jusqu'à 1837, [...] Pour le profit de tous les Slaves, c.a.d. des Tchèques, Polonais, Illyriens, et de tous les amoureux de la langue slavei* de J.W.J. Michl, Prague, 1839.

A u p l n ý
literaturnj létopis,
čili
O b r a z s l o w e s n o s t i

Slowanůw nářecj českého
w Čechách, na Morawě, w Uhřích atd.,
od léta 1825 až do léta 1837½.

Připomen k tomu: Přeložil jeho literatury od neyuláwněgých wěkůw na inop. arclm
co wýstih a pokračowdaj: »Historie literatury české od Jos. Jungmannu.

Ktá prospěchan
wšech Slowanůw, t. Čechůw, Polákůw, Pirůw, a všech milownjkůw
slowanštiny.

Sepřat a na swó útraty wydát
J. W. J. Michl.

П о л и л
Л И Т Е Р А Т У Р Н Я Я Л Ъ Т О П И С Ъ,
п л и
О Б Р А З Ъ С Л О В Е С Н О С Т И
с л а в я н њ
НАРЪЧІЯ ЧЕСКАГО
въ Чехохъ (въ Богеміи), на Моравѣ, въ Венгріи
и проч.
отъ 1825 до 1837½ года.
Соч.
І. В. І. М и х л о в њ.

W P r a g e , 1839.

VII. « Švec Trnka » [« Trnka le cordonnier »] in *Z Prahy a z venkova* [*Scènes de Prague et de la campagne*], Busík a Kohout, Prague, 1900, p. 27 sqq.

Teprve po delší chvíli Trnka navázal zase svůj přerušovaný koncept.

Psal trhaně, jak následuje:

Tat myšlivoje, prošim a žádám kdyby byla moga
prozba ošliffená a gá nebil ztrž to pronásledova!!!

Ze vsíh nictaň

Švec Trnka,
obživuj!

„No, zaplať pánbůh, že už je to.“ oddechl si švec
a volal: Baruško!

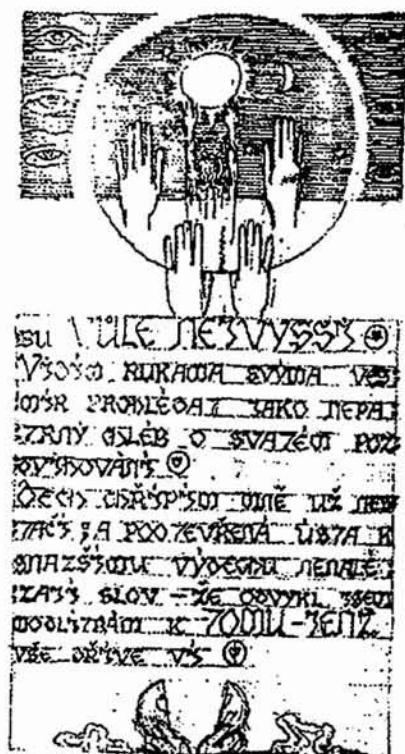
VIII. Mikoláš Aleš, page de titre du *Recueil de cent chansons et proverbes tchèques*, 1906.

Š. M. ALEŠ:
Spalíček
jednoho sta národních
písní a říkadel

Vydal
K. B. Mádler

Praha. J. Otto.

IX. František Bílek, une page du *Mystický traktát* (Traité mystique), cycle calligraphié par l'auteur en caractères f gothiques R, lithographie, annexe de la revue *Meditace*, 1908 (Musée des Arts décoratifs de Prague).



X. Josef Váchal, Vidění sedmera dnů a planet (Vision des sept jours et des sept planètes), 1910. Selon la méthode des livres xylographiques.

Pod cypřišem se-
děl černý slátec,
na rtech máje
Smutek a žlo-
řecení. Lehký
bezúhlový zdo-
bila koruna z
magnetovce a
onyxsů. Tento
slátec s kost-
mi lakolou zkr-



venými (a / roppchou
ve / štítu) byl Saturn